HD L'HUMANITE DIMANCHE
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire

Date : 19/25 JAN 17
Page de l'article : p.63,65,66
Journaliste : Nadège Dubessay

La Havane à livres ouverts avec Leonardo Padura

TEXTE : NADÈGE DUBESSAY
PHOTOS : JEISER RODRIGUEZ FABREGAS

Au sud de La Havane, à Mantilla, vit Leonardo Padura, l'écrivain cubain le plus prolixe de sa génération. C'est ici qu'est né un de ses héros, Mario Conde, en 1990. Le flic désabusé devenu vendeur de livres de seconde main revient bientôt dans un prochain roman dont l'histoire se termine le 17 décembre 2014, date du rapprochement historique entre les États-Unis et Cuba. Leonardo Padura nous guide à travers les dédales de sa Havane.

Tous droits réservés à l'éditeur

«Regardez, même si les ruines environnantes s'étendent de plus en plus et si la crasse cherche à tout engloutir, cette ville a encore une âme, monsieur le Conde, et il n'y a pas beaucoup de villes dans le monde qui puissent se glorifier d'avoir une âme comme celle-ci, à fleur de peau.»

«Les Quatre Saisons» 3: «Électre à La Havane»

Tous droits réservés à l'éditeur

À Cojimar, « il devait s'approprier la vie pour s'approprier la littérature, il devait se battre, tuer, pêcher, vivre pour pouvoir écrire ».
« ADIOS HEMINGWAY »

« Henry Miller disait que Paris est comme une pute, mais La Havane est encore plus pute : elle ne s'offre qu'à ceux qui payent avec de l'angoisse et de la douleur, et même ainsi elle ne se donne pas toute, même ainsi elle ne livre pas l'ultime intimité de ses entrailles. »
« LES QUATRE SAISONS » 2 : « VENTS DE CARÊME »

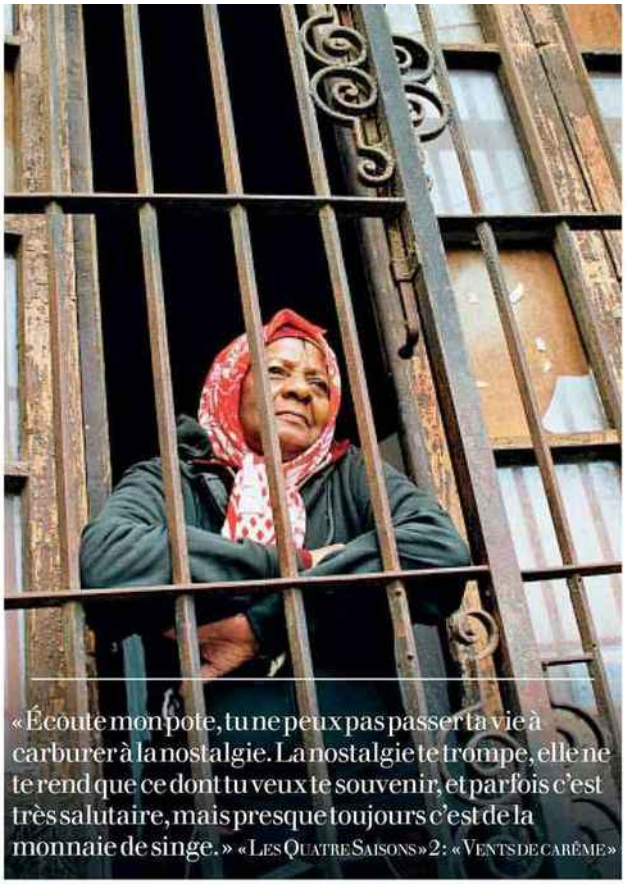
Tous droits réservés à l'éditeur

«On pouvait encore organiser une partie de dominos, ou simplement discuter au coin de la rue, jusqu'à ce que le soleil chasse tout le monde.»

«Les Quatre Saisons» 1 : «Passé parfait»

«Alors eux, les jeunes, ils ne calculent rien : certains partent où ils peuvent, d'autres veulent le faire, d'autres encore vivent de la débrouillardise ou font n'importe quoi pour vu que ça rapporte de l'argent.» «Hérétiques»

Tous droits réservés à l'éditeur



« Écoute mon pote, tu ne peux pas passer ta vie à carburer à la nostalgie. La nostalgie te trompe, elle ne te rend que ce dont tu veux te souvenir, et parfois c'est très salutaire, mais presque toujours c'est de la monnaie de singe. » « Les Quatre Saisons » 2 : « Vents de carême »

« L'écrivain va te balader dans sa voiture ? Une Chevrolet de 1952. Oui, oui, je le connais bien. » Le vieil homme est formel. Quelle chance ! Non seulement nous allons rencontrer le romancier cubain le plus célèbre de sa génération, mais, en prime, nous aurons le privilège d'une visite guidée dans une belle américaine, de celles qui illustrent les plaquettes reluisantes des agences touristiques. Leonardo Padura nous attend dans sa maison de Mantilla, qui donne sur la Calzada (l'avenue) de Managua. Celle où il est né, bâtie par son père, dans un quartier excentré et populaire au sud de La Havane. Là où son grand-père et son arrière-grand-père vivaient. Ne cherchez pas, le lieu ne figure dans aucun guide. « Vous êtes venus en voiture ? » interroge-t-il d'emblée. « Euh, non… » « Ah… » L'air soucieux, il ouvre la porte de son garage où repose… une petite – toute petite – voiture japonaise. « Pas grave, on va se serrer ! » C'est parti. La Havane de Mario Conde – le lieutenant de police né en 1990 sur le clavier de l'Olivetti de Padura – s'offre à nous. Sous un soleil de plomb, les décors qui défilent se mêlent aux souvenirs des mots lus, un vieux boléro insistant en tête.

DIRECTION LA VIEILLE HAVANE

Dans la tétralogie « les Quatre Saisons », le Marlowe tropical mène des enquêtes quasi métaphysiques, tout en soldant une à une les illusions perdues de la révolution cubaine. Quatre romans et une seule année : 1989. Le Conde évolue à une époque où Cuba vivait un choc : la chute du mur de Berlin, puis celle de l'Union soviétique. « J'ai décidé de maintenir l'année 1989 car, en 1990, lorsque j'ai écrit "Passé parfait", a commencé pour nous la période dite spéciale. » Une crise tellement profonde qu'il aurait été impossible, pour Mario Conde, de se déplacer d'une rue à l'autre de la ville parce qu'il n'y avait plus de moyens de transport. « Il n'aurait pas pu fumer parce qu'il n'y avait plus de cigarettes, ni boire de rhum car il n'y en avait plus. Ou partager un repas car tu ne savais pas si tu pourrais manger le lendemain. Tout manquait et tout était spécial. La littérature peut décrire une société, mais pas l'expliquer de façon sociologique, politique, historique… J'ai donc préféré rester en 1989, où subsistait encore une certaine logique, où les choses fonctionnaient mal, mais elles fonctionnaient. Après, tout s'est arrêté. Nous avions perdu pour toujours le rêve du futur. »

« La littérature peut décrire une société, mais pas l'expliquer de façon sociologique, politique, historique. »

Direction la vieille Havane. La Habana Vieja. Puis Centro Habana. On y est. La ville nous livre ses entrailles. Ses parfums et ses couleurs pastel empreints de nostalgie. Ses bâtisses croulantes que l'on devine majestueuses jadis et ses trottoirs défoncés. « C'est plein de vie. C'est là où la famille de ma maman vivait. Il y avait une célèbre pâtisserie, la meilleure de Cuba, un cinéma. Regarde ce bâtiment, il date de 1920 ! Quand on enlèvera toute la merde, il sera beau. L'argent manque pour tout rénover… » À l'instar du Conde dans « Hérétiques », Padura grille clope sur clope en observant la rue. Ce qui a été et ce qui n'est plus. Comme si, dans cette ville à laquelle il voue un amour inconditionnel, il se retrouvait un peu étranger.

L'homme l'assume et le revendique : sa relation avec le polar reste utilitaire, le policier ne représente pas le composant fondamental. C'est un prétexte pour une chronique de ce qu'a été la vie cubaine durant ces cinquante dernières années. Mario Conde témoigne de cette réalité sociale. Au fil du temps et des ouvrages, le personnage – qui est né un 9 octobre, comme son auteur – vieillit. Fatigué, désenchanté, il gagne sa vie comme il peut en vendant de vieux bouquins depuis qu'il n'est plus flic. « Mario Conde n'est pas un fin limier ; en réalité, il ne sait rien sur l'investigation criminelle ! Alors je lui ai donné sa liberté à la fin de "l'Automne à Cuba". » Finalement, cela fait plus de vingt ans que la vie de Padura se mêle à celle de son personnage, qui refait surface régulièrement. Et l'histoire n'est pas terminée. Un nouveau roman se peaufine.

« LE CUBAIN VIT EN GROUPE »

Malheureux en amour, adepte des fortes bitures et des séances de masturbation, mais aussi défenseur des faibles et des dieux perdus, amoureux de la musique, des livres et du base-ball, le Conde est avant tout un homme de tribu. « C'est générationnel, et profondément ancré dans la société cubaine. Le Cubain vit en groupe. » Ainsi, comme Padura, Mario Conde fait ses trois années de préparatoire à l'université (Preuniversitario), dans l'école de La Vibora (photo de droite), où il rencontre ceux qui deviendront ses meilleurs amis, parfois ses fiancées ou maîtresses. « Tout était très agréable ici », dit l'écrivain en se posant sur les marches du bâtiment à l'architecture empruntée aux pays de l'ancien bloc soviétique. « À cette époque, on ne savait pas ce qui se passait dans l'île, mais il y avait beaucoup de pression. C'était le processus de "l'approfondissement de la conscience révolutionnaire", avec une répression sur les catholiques, les homosexuels. La génération actuelle est plus libre. Il est plus facile aujourd'hui de s'épanouir personnellement. L'ouverture du gouvernement cubain m'a permis de penser ce que je pense sans passer pour un ennemi. »

L'Avenida de los Presidentes, plus communément appelée « Calle G », abrite des statues immortalisant quelques figures héroïques : Salvador Allende, Simon Bolivar… En ce vendredi après-midi, les bancs sont encore désertés. Il faut attendre la nuit pour que cette grande artère pulse une autre vie. « C'était le rendez-vous d'une cer-

Tous droits réservés à l'éditeur

taine jeunesse havanaise. Là où se réunissaient les "émos" (d'émotion en anglais – NDLR), dont je parle dans "Hérétiques" –, des jeunes en rupture de ban. » Le Conde vient les interroger car il cherche une fille disparue. « Aujourd'hui, ils sont partis. La police les a fait disparaître. » Comme le Conde, Padura, la soixantaine bien tassée, semble parfois dépassé par cette jeunesse si différente de la sienne. « Ils sont nés avec les carences. Alors que nous, nous étions dans la logique de la crédulité. Ce sentiment de ne plus avoir d'avenir se traduit par une irrépressible envie de quitter l'île. Ceux qui émigrent sont souvent les plus formés. C'est une grande perte pour le pays. »

Autre quartier, autre ambiance. Dans le beau Vedado, s'étirent nonchalamment des avenues arborées bordées de somptueuses demeures Arts déco, souvent partagées par plusieurs familles. Là, une maison des années 1950 à l'architecture singulière, reconvertie en bâtiment d'État. Dans la fiction, c'est la maison de Tamara, l'éternel amour du Conde. Dans la vraie vie, c'est la maison rêvée de Padura. Sur sa façade, des sculptures rappellent le style du peintre cubain Wifredo Lam.

Mais la nuit tombe vite sur La Havane. La petite voiture se dépêche de nous conduire en dehors de la capitale. Cojimar, le village de pêcheurs où Hemingway avait ses habitudes. Là, au bord de la digue, on voyait souvent le yacht « Pilar », quand « papa » revenait à son refuge, après des journées de pêche. Ça serait là qu'aurait germé l'idée du « Vieil Homme et la mer ». Le Conde affirme avoir rencontré, petit, le célèbre écrivain. Padura, lui, y a des souvenirs d'enfance. Dans « Adios Hemingway », il règle ses comptes avec l'auteur qu'il admire et l'homme au passé pas toujours glorieux.

Sur le chemin du retour, on ne peut s'empêcher de demander la suite. Elle conduit Mario Conde sur les traces d'une statue de Vierge noire qui voyage de Catalogne à Cuba, du XIIIe au XXIe siècle. Le roman s'arrêtera le 17 décembre 2014, date du grand rapprochement avec l'Oncle Sam. « Aujourd'hui, nous ne savons pas si les choses vont aller de l'avant ou régresser. Il est très difficile de savoir dans quel pays nous allons vivre… »

« L'ouverture du gouvernement cubain m'a permis de penser ce que je pense sans passer pour un ennemi. »

NADÈGE DUBESSAY
ndubessay@humanite.fr

BIOGRAPHIE

Leonardo Padura est né à La Havane en 1955, où il réside toujours.
Il est romancier, essayiste et auteur de scénarios pour le cinéma.
Ses romans sont publiés en Europe (en France, aux éditions Métailié), en Amérique, à Cuba. Parmi ses nombreux prix, celui des Amériques insulaires, en 2002, et celui des Asturies, en 2015. La tétralogie « les Quatre Saisons » (rééditée aux éditions Métailié) comprend « Passé parfait », « Vents de carême », « Électre à La Havane », « l'Automne à Cuba ».
Elle a été adaptée pour la télévision espagnole, bientôt sur Arte.
« Vents de carême » est également sorti au cinéma en Espagne. Antonio Banderas devrait jouer Mario Conde dans une série TV qu'il produit lui-même aux États-Unis. Leonardo Padura est aussi l'auteur de « L'homme qui aimait les chiens » (2011), « Hérétiques » (2014) et d'une série de nouvelles « Ce qui désirait arriver » (2016).

« Le directeur a dit que nous devions gagner tous les drapeaux du concours de l'Émulation, que nous serions le lycée le plus remarqué de La Havane, du pays, presque de l'univers, parce que nous avions été les meilleurs dans le travail aux champs, que nous avions gagné les jeux Interlycées, deux prix au Festival national des amateurs, que la promotion devait dépasser les quatre-vingt-dix pour cent de réussite, et que maintenant personne ne pourrait plus nous enlever la première place. »

« Les Quatre Saisons » 1 : « Passé parfait »

Tous droits réservés à l'éditeur